

Bérengère Abou et Hugues Berry (éds): Sexe & genre. De la biologie à la sociologie¹

Par Sigolène Couchot-Schiex²

Réunir dans un ouvrage des disciplines souvent perçues comme antagonistes dans leurs ancrages et leurs enjeux constitue une belle opportunité pour clarifier où en sont les recherches s'intéressant aux épistémologies théoriques et méthodologiques des concepts de sexe et de genre. Proposé par deux biologistes, Bérengère Abou et Hugues Berry, du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) s'inscrivant dans un courant d'échanges thématiques interdisciplinaires, l'école de Berder, l'enjeu principal de l'ouvrage est bien d'aider le lectorat à se confronter aux écueils et aux difficultés conceptuelles, aux enjeux sociétaux, éthiques et politiques quelle que soit la discipline scientifique sollicitée. Issu d'un cycle de séminaires thématiques tenu sur l'année 2015, le livre s'organise en cinq parties dans lesquelles se succèdent les communications d'auteur-e-s venant de la biologie ou des sciences humaines.

Réunir des définitions consensuelles du sexe, du genre et d'autres notions qui leur sont associées provenant des sciences biologiques ou des sciences humaines est une gageure. Si cet effort conceptuel est essentiel, il ne s'agit pas pour autant de figer les définitions, mais de faire l'effort de clarifier de quoi on parle. Cet effort est d'autant plus essentiel que les termes sexe et genre débordent désormais les champs scientifiques où ils ont été forgés et sont en usage dans la société sans précautions particulières, voire soumis à dévoiement pour des usages à visée politique contestataire, comme c'est le cas pour le terme de genre en France, en particulier depuis 2013, année marquée par la forte opposition au genre s'exprimant notamment à travers les débats autour de «La manif pour tous», du mariage entre personnes de même sexe et de la parentalité, ou par les actions des VigiGender contre le projet de sensibilisation des «ABCD de l'égalité» développé dans les écoles (Églantine Jamet et Muriel Salle, chapitre 3). Cet ouvrage rassemble des contributions élaborées à partir de différents regards sur le sexe

1. Bérengère Abou et Hugues Berry (éds) (2019). *Sexe & genre. De la biologie à la sociologie*. Paris: Éditions Matériologiques, coll. «Sciences Et Philosophie», 223 pages.

2. Sigolène Couchot-Schiex est professeure des universités en sciences de l'éducation et de la formation à l'Université de Cergy-Paris, Laboratoire École, Mutations, Apprentissages (EA 4507).

à considérer comme des variations, mais pas comme des anomalies pathologiques (état malsain/malade), ne relevant donc pas de traitements médicaux. Il convient ainsi de faire le constat des limites de la valeur normative du sexe biologique (en biologie comme en sociologie).

Le troisième chapitre propose une définition du genre en sciences sociales, entendu comme un concept qui « permet de penser le rapport hiérarchique entre masculin et féminin. Il [le genre] souligne quels sont les dangers politiques d'une naturalisation de la différence sexuée » (p. 39). Les auteures, Églantine Jamet et Muriel Salle, exposent avec clarté les tribulations du concept de genre en France, montrant comment le façonnage issu du monde religieux, politique, universitaire et social a contribué à faire de ce syntagme un concept idéologique brûlant, pour renverser l'équilibre sociétal. Elles concluent à la nécessité de poursuivre les travaux définitionnels en pensant à partir de points de vue multiples (philosophique, historique ou sociologique) comment la culture façonne et interprète la nature.

La réflexion portée par Alexandre Jaunait approfondit l'association sexe/genre notamment au regard des lignes de démarcation nature/culture dont les frontières disciplinaires sont à interroger. Selon l'auteur, c'est l'influence des représentations sociales traversées par le genre sur la formulation des questionnements scientifiques et des concepts qui doit être resituée, en particulier en retraçant l'historique conceptuel du genre. « Du statut de sexe social dérivé du sexe biologique, le genre est passé à celui de rapport de pouvoir, de système de catégorisation structurant des arrangements sociaux et des catégorisations pensées comme naturelles » (p. 61), il convient alors d'interroger la production des faits dits naturels en introduisant le genre comme système qui participe de cette production. Dès lors, les biologistes n'échappent pas non plus au système de genre traversant le social. Les chapitres des parties suivantes de l'ouvrage confirment ces constats.

La partie 2 rassemble des contributions qui pointent les biais d'interprétation dont ne peut pas s'exonérer la biologie malgré la robustesse de ses protocoles méthodologiques. Ces biais sont à considérer comme le reflet du fonctionnement de la pensée humaine, qui s'appuie sur les préconceptions sur lesquelles elle est ancrée. Odile Fillod relève des « distorsions de la naturalisation scientifique » (p. 69) liées au genre avec lesquelles certain-e-s auteur-e-s extrapolent voire falsifient des résultats scientifiques pour faire valoir un point de vue obsédé par la différence entre les sexes.

Catherine Vidal visite les processus développementaux clés de l'espèce humaine (langage, repérage dans l'espace, opérations mathématiques élémentaires...) au prisme de l'importance de la plasticité cérébrale plutôt que de la différence des sexes. Elle s'élève contre le sexisme qui fait que l'ordre social est pensé comme un reflet de l'ordre biologique. Clémentine Vignal poursuit une réflexion proche de Vidal, mais elle l'applique plus largement

et le genre qui en proposent différentes définitions. Le processus définitionnel ne s'achève pas toujours, surtout pour des concepts aussi complexes et mouvants. Il trouvera alors un intérêt particulier à intégrer des redéfinitions, des ajustements, des perspectives situées dans leur contexte scientifique en fonction de ses ancrages épistémologiques, de son histoire disciplinaire, des actrices et acteurs qui s'en emparent, mais aussi en fonction de leur réception par les sociétés savantes et les sociétés tout court. Je me propose dans cette recension d'en pointer les éléments saillants, en particulier du point de vue des épistémologies scientifiques du sexe et du genre et de leurs effets pour la pensée scientifique, sociale et politique.

Dans le chapitre 1 de la première partie centrée sur les aspects définitionnels, Anne Atlan vise d'emblée à établir la loi biologique qui permet de procéder à l'identification de la sexuation de l'individu unisexué : « la femelle produit le gros gamète et le mâle produit le petit gamète » (p. 10), c'est la règle de l'anisogamie (différence de taille des gamètes), principe de base des théories évolutionnistes. Celle-ci conduira à l'observation du dimorphisme sexuel (différence d'apparence soit des gamètes, soit des individus), dont l'auteure reconnaît que ses caractères morphologiques et comportementaux sont souvent associés aux stéréotypes de genre les plus élémentaires. Si la biologie cherche l'énoncé de lois résultant de l'observation de régularités, ces lois comportent cependant des exceptions qui ne remettent pas nécessairement en question la forte prévalence du phénomène observé, y compris par la loupe évolutionniste. Il reste toutefois indispensable de faire la part des règles évolutives validées pour le règne animal (dont les humains) sans transposer systématiquement et sans précaution ces règles pour l'espèce humaine. Comme toute espèce, cette dernière fait également face, dans son évolution, à des pressions culturelles et socialisatrices. Conservons en mémoire que les caractéristiques des individus sont déterminées à la fois de manière génétique et environnementale, ce qui contraint à clarifier les relations entre facteurs naturels, éducatifs et sociaux.

Si la biologie s'efforce d'identifier le sexe des individus, Gabriel Marais et Jos Käfer font valoir que l'expression « sexe biologique » constitue une aberration conceptuelle, puisque les phénomènes biologiques concourant à l'identification du sexe sont multiples : chromosomes sexuels, gonades, appareil génital, caractères sexuels secondaires. Tout au long d'un processus développemental unique interviennent de multiples phénomènes qui apportent des modifications quantitatives (hormones, gènes...) singulières, lesquelles s'additionnent en chaque individu. C'est ainsi que l'on repère des tendances majeures non exemptes de variations quantitatives qui peuvent être observées dans un certain nombre d'anomalies et de syndromes (voir aussi le chapitre 11 de Sandy Montañola et Natacha Lapeyroux qui étudient le cas Caster Semenya). S'appuyant sur Georges Canguilhem, les auteurs affirment que les deux sexes mâle et femelle sont deux états d'un même phénomène biologique, la sexuation, qui comprend des états intermédiaires

à l'ordre animal. La biologie observe les comportements des individus, mais quelle est la part des représentations stéréotypées dans l'observation des rôles sociaux et culturels? L'auteure remonte aux origines des théories évolutionnistes énoncées par Charles Darwin (1871) et reprises par son successeur Angus John Bateman (1948) qui identifiera l'anisogamie. Cette différence de structure des gamètes femelles et mâles est conceptualisée à travers un biais anthropomorphique qui alimente toujours les imaginaires collectifs (par exemple : mâle actif/femelle passive) et qu'il serait temps de déconstruire. C'est le type de questionnement, particulièrement stimulant pour la pensée scientifique, qui compose la troisième partie ancrée dans les sciences biologiques. Priscille Touraille interroge l'intérêt de penser le clitoris comme organe du plaisir chez le rat et le présente comme conceptuellement menaçant pour la pensée de l'ordre de genre et de l'arbitraire catégorisation mâle-femelle. Karine Prévot met en évidence la complexité du développement du sexe dans les cas de symbioses composant avec la bactérie *Wolbachia* (l'endoparasite le plus répandu sur terre). La composition multiple des configurations symbiotiques invite à déconstruire les modalités ordinaires de la détermination du phénotype sexuel pour l'envisager à la fois dans un processus génétique vertical et dans un processus horizontal, qui prend en compte l'environnement sans omettre toutefois de considérer les autres mécanismes (non génétiques) intervenant au cours du processus.

La partie suivante fait place à des réflexions sociologiques interrogeant la place des définitions biologiques, médicales, sociologiques du sexe des individus à la source de ce qui contribue à leur « identité ». Les auteur-e-s montrent les contradictions contemporaines et les évolutions de la pensée collective à propos des transidentités (Arnaud Alessandrin) et de l'intersexuation (Sandy Montañola et Natacha Laperoux).

L'ouvrage se clôt avec deux mises en perspective du sexe et du genre, l'une sur les discours médicaux produits sur le corps des femmes (Muriel Salle), l'autre sur une comparaison des carrières des chercheur-e-s en écologie en France et en Norvège (Agnès Schermann-Legionnet, Simon Paye et Anne Loison).

La conclusion de cet ouvrage, dense et riche dans les controverses qu'il porte, revient de mon point de vue à Vidal : « Aborder de front les préjugés essentialistes est indispensable pour combattre les stéréotypes, mener des actions politiques et construire ensemble une culture de l'égalité » (p. 91). Nous ne sommes qu'au début de la réflexion commune.